Cau
FRC
6150

ŒUVRES POSTHUMES

D'UN DUC

MORT D'UNE ARISTOCRATIE RENTRÉE...

LE Duc, dont j'offre les œuvres au public, n'étoit point de cette classe de grands seigneurs dont l'esprit se bornoit à démêler ou à ourdir une intrigue, qui passoient toute leur vie à parcourir le chemin de Versailles, ou à valter dans une anti-chambre ; il étoit trop instruit pour sacrifier ses jours dans des passe-temps aussi futiles. Il cultivoit les arts, et sur-tout s'étoit adonné à la connoissance du droit public. L'étude particuliere qu'il avoit fait de cette science, ne lui avoit cependant pas ôté les travers inséparables de son état et du rang qu'il occupoit. Extrêmement attaché aux anciens préjugés, il croyoit qu'il étoit aussi impossible qu'un royaume subsistât quatorze cens ans sans constitution, qu'un corps vêcût sans ame, ou que le monde existât sans mouvement : raisonnement spécieux dont l'Assemblée Nationale nous a démontré l'absurdité, en nous assurant que c'étoit à un simple hasard, un peu long à la vérité, que la France devoit sa vie politique.

Ce Duc avoit encore la folie de croire, qu'il devoit être permis à un seigneur de chasser sur les terres de ses vassaux lorsqu'il en avoit payé le droit, ce qui, en vérité, approche un peu de la sottise.

MH W 11412

Il y avoit sur-tout deux droits féodaux dont il vantoit toujours l'utilité, c'étoit ceux de banalité et de péage ; car, me disoit-il, quel est le particulier qui, dans un village, voudra entreprendre de bâtir un moulin, un four, un pont, s'il n'est pas sûr de retirer ses frais, s'il n'est pas permis de faire avec ses cohabitans une convention qui les force à moudre leur blé, à cuire leur pain, à transporter leur marchandises aux frais les plus modiques ; enfin à partager avec lui les avantages d'un établissement utile.

Il me faisoit des réflexions non moins ridicules sur une partie des autres droits dont l'Assemblée Nationale a si justement dépouillé les propriétaires. Selon lui, il valoit mieux laisser jouir dix coquins, supposez qu'ils fussent tels, que de dépouiller un honnête homme, sur-tout quand l'usurpation étoit couverte par des siecles de prescription.

Il n'est pas étonnant que d'après de pareilles idées, la révolution actuelle l'ait conduit au tombeau.

Quoique nous différassions de façon de penser, nous étions extrêmement liés ; aussi par son testament, m'a-t-il fait héritier de tous ses papiers, avec permission d'en faire tout ce que je voudrois. Je m'empresse de les mettre au jour, et de leur donner pour juge un public dont les Prudhomme, les Desmoulins, les Gorsas, et tous nos grands écrivains, ont éclairé le jugement.

S'il accueille favorablement cette foible partie de ses ouvrages, je lui promet la collection entiere, et gare l'*in-folio*.

Vous le voyez me dit en m'abordant,

Du directeur un zélé partisan,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Avois-je mal placé ma confiance ?
NECKER sera le sauveur de la France.
Vous avez lu ses observations
Sur ce qu'ont fait messieurs des pensions.
Peut-on parler avec plus de sagesse ?
Même employer une plus grande adresse,
Pour assurer à ce rouge Camus
Qu'il est encor bien novice en vertus,
Pour démontrer que l'ingrate Assemblée,
Des trois pouvoirs, lourdement affublée,
Fait tout aller au rebour du bon sens.
Il sait au vrai se donner de l'encent ;
Mais convenez que dans cette occurrence
On peut fort bien rappeler à la France....
On doit, monsieur, quand on a mis l'état,
Le roi, le culte, et les propriétaires,
Entre les mains de semblables corsaires,
On doit plus-tôt dire un *meâ culpâ*.

SUPPOSITIONS.

Je suppose que les biens du clergé sont beaucoup plus considérables qu'on ne l'a cru jusqu'à cette heure ; je suppose que les moines, charmés d'être chassés, s'emploiront avec zele pour remettre leurs titres et leurs possessions dans le meilleur ordre possible ; je suppose que les municipalités seront composées d'honnêtes gens ; je suppose que ces honnêtes gens ne seront pas des ignorans ; je suppose que malgré l'intérêt et *le besoin* qu'ont les municipalités de régir le bien d'autrui, elles s'empresseront de le vendre ; je suppose enfin que par

le concours heureux de vendeurs honnêtes et d'acheteurs désintéressés, les biens se vendront juste à leur valeur. Qu'arrivera-t-il ? on aura de l'argent. Maintenant, en supposant encore que cet argent ne corrompra aucuns des canaux par où il passera, on s'en servira pour rembourser les dettes les plus onéreuses.

Avec toutes les suppositions que j'ai faites, on peut espérer que l'intérêt des dettes remboursées surpassera les frais indispensables du culte et du soulagement des pauvres. Voilà sans doute le résultat le plus avantageux de la vente des biens du clergé ; et à quoi se réduit-il ? à rembourser des dettes qui, par leur nature, vont toujours en décroissant, puisque leur valeur numérique reste toujours la même, tandis que le prix des denrées va toujours en augmentant ; et ces dettes que le temps seul diminue seront remplacées par une autre qui étant un salaire alimentaire doit être estimée d'après la valeur du blé, et par conséquent ne peut diminuer jamais.

Mais si une seule de ces suppositions se trouvoit impossible, qu'arriveroit-il ? qu'on ruineroit un million d'individus, qu'on auroit rien, qu'on ne payeroit rien, et que l'on contracteroit une dette immense.

Conversation entre un apprenti journaliste et MM. Desmoulins, Prudhomme, Vilette, etc.

L'APPRENTI.

ILLUSTRES écrivains, de qui les noms fameux
Passeront d'âge en âge à nos derniers neveux;
Étonnant Desmoulins, Prudhomme inimitable,
Éloquent Dinocheau, Vilette infatigable,
Moniteurs, Spectateurs, Rodeurs, Observateurs,
Et vous serpent d'airain, vous aussi Chroniqueurs,
Dans mon nouvel état daignez tous me conduire,
Je viens auprès de vous écouter et m'instruire,
Me former sous vos yeux, et sortant de la boue,
Du destin s'il se peut faire tourner la roue.

DESMOULINS.

IL faut d'abord, Monsieur, vous armant de courage,
Contre les opprimés exercer votre rage,
Demander à grands cris qu'on répande leur sang,
Devant un journaliste il n'existe aucun rang;
Princes, amis, parens, l'éclat d'une couronne,
Rien n'arrête ses coups, il n'épargne personne;
Cependant, prosterné devant le dieux du temps,
Il leur baise les pieds, les enivre d'encens,
Et célébrant Bailly, célébrant la Fayette,
Tous les jours pour deux sous embouche la trompette.

L'APPRENTI.

QUE me proposez-vous, et quel vilain métier.
J'avois jusqu'à présent pensé qu'un journaliste
Des faits de chaque jour n'exposoit que la liste ;
J'avois cru que sa main ne chargeoit le papier
Que d'utiles avis, que de sages critiques :
Que dans ses écrits vrais, et jamais satiriques,
L'honneur et la vertu justement honorés
Etoient comme en un temple avec soin révérés,
J'avois encore pensé

PRUDHOMME.

DANS votre cœur novice
Vous pensiez sottement, avec tant de justice,
On fait de son grenier un saut à l'hôpital.
Vous voulez, dites-vous, rédiger un journal,
Exercer vos talens, et vous faisant connoître
Dans ce noble métier, passer bientôt pour maître.
Le premier point, Monsieur, est de savoir mentir,
De hasarder les faits et de les soutenir,
De citer hardiment et le tome et la page.
Croyez que le lecteur ignorant notre usage
Vous croira sur parole, et dans sa cécité,
N'ira point consulter le volume cité.
Suivez donc ce conseil et mentez sans rien craindre,
Mais ce n'est le seul but que vous deviez atteindre ;
Il vous faudra bientôt, dirigeant le sénat,
Gouverner sans pudeur la finance et l'état ;
Diminuer l'armée, anéantir la flotte,
Nous dire sans rougir que Montesquieu radote ;

Entouré de soldats, crier qu'on est en paix,
Et du nom de vertus décorer les forfaits.
Sans vous embarrasser d'une vieille coutume,
Effacez de la France, en un seul trait de plume,
Le clergé, la noblesse, et tous les parlemens.
Sur-tout du grand NECKER vantez bien la conduite,
Dites qu'en ses écrits il n'est point hypocrite,
Que son sensible cœur affecté de nos maux,
Ni le jour ni la nuit ne goûte de repos,
Qu'au contraire il languit dans de longues allarmes,
Que son sein génevois se baigne de ses larmes,
Qu'il craint la banqueroute, et ne veut que le bien.
Alors haussant la voix en zélé citoyen,
Criez que de l'état on a juré la perte,
Que l'aristocratie en secret se concerte,
Qu'un horrible complot, par vos soins découvert,
Montre ses noirs desseins dans le jour le plus clair.
C'est ainsi qu'en cachant votre charlatanisme,
Vous pourrez aux badaux vanter impudemment,
En prenant leurs écus, votre patriotisme.

VILLETTE.

NOTRE confrere en tout est de mon sentiment,
Je suis tout comme lui, sans esprit, sans courage,
Pour faire un peu de bruit, comme lui je fais rage,
Je mens tout comme lui; fâché de n'être rien,
J'aboie les passans; à tout les gens de bien
Je déclare sans honte une éternelle guerre,
Et pour mieux les frapper, je les prends par derriere.
Je ne vous parle pas de ces coups de bâtons,
Que Prudhomme vous cache et que nous recevons.

681

Je vous parle encor moins des écrits, des injures;
Des clameurs du public; ce sont-là nos blessures;
Les honneurs du métier; voyez s'il vous convient.

L'APPRENTI.

HOMMES vils et méchant, je ne sais qui me tient
Que de trente soufflets appliqués sur la face,
Je ne vous fasse expier votre insolente audace.
Allez, j'aime bien mieux vivre pauvre, ignoré,
Que de vivre avec vous riche et deshonoré.
A la sueur de mon front je gagnerai ma vie;
Je serai dans mon poste utile à ma patrie,
Et je préférerai ma triste obcurité
A des lauriers acquis par tant de lâcheté.